

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

L'Abbeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 18 DÉCEMBRE, 1879.

No. 14.

Petits problèmes.

LAUTREC A BAYARD.

Québec, 20 sept.

(Suite.)

C'est beaucoup trop parler du rire à toi qui ris deux fois par semaine. Passons à la seconde question. Puisque l'imprimerie est inventée, pourquoi ne pas en tirer parti pour conserver et arrondir de plus en plus ton petit trésor philosophique. Un procédé comme celui que tu cherches est peut-être un anachronisme. Cependant pour attendre sans trop oublier jusqu'à ce que les écus affluent dans ta bourse, tu pourrais au premier lundi du mois faire un petit recensement de tes connaissances philosophiques. Tu pourrais en rattacher quelques-unes à un nombre, quelques-unes à un autre de façon à les classer à ta manière en faisant abstraction de l'ordonnance des manuels. Ainsi le nombre deux rappelle les deux méthodes, l'analyse et la synthèse ou la méthode d'invention et celle d'enseignement; puis, les deux règles suprêmes, l'une de l'intelligence ou criterium général de certitude, l'autre de la volonté ou loi naturelle, l'une qui fait discerner le vrai du faux, l'autre le juste de l'injuste; la grande division des actes humains et des actes de l'homme; les deux propriétés des idées, extension et compréhension qui ressemblent aux plateaux d'une balance. Au nombre trois tu peux rattacher les grands objets à connaître: Dieu, l'homme et le monde; puis les moyens de connaître: les sens, la comparaison des idées et le témoignage; les trois argumentations démonstrative, probable et sophistique qui se distinguent par le but auquel elles tendent, ainsi que les trois arguments métaphysique, physique et moral qui sont distincts par les sources de leurs prémisses. La logique étudie trois actes principaux de l'esprit, l'idée, le jugement et le raisonnement ainsi que leurs signes respectifs. La morale enseigne les devoirs de l'homme envers Dieu, envers ses semblables et envers lui-même. Il y a trois éléments dans la proposition et trois propositions dans le syllogisme. Il y a trois principes ou sources de moralité pour un acte humain: l'objet, la fin et les circonstances. Le temps a trois éléments: passé,

présent, futur, et l'espace a trois dimensions. Le beau se distingue en beau physique, beau intellectuel et beau moral. Enfin les miracles sont *suprà naturam* ou *contrà* ou *proter naturam*.

Le nombre quatre se fera un plaisir de te rappeler les causes efficiente, finale, matérielle et formelle; puis les vertus cardinales et les causes qui modifient le volontaire, à savoir: ignorance, coaction, crainte et concupiscence; enfin ces chères figures du syllogisme.

S'il y a sept notes individuantes et six transcendentaux, le nombre cinq se fait gloire de rappeler les cinq universaux, puis les sens extérieurs et il peut nous empêcher d'oublier les moyens de discerner les objets. Ainsi les substances sont discernées par les notes individuantes; les actes par les objets, les facultés par les actes, les sociétés par le but auquel elles tendent et les sciences par leur objet formel ou par le point de vue auquel leur objet est considéré.

Le nombre huit est tout fier d'exhiber les règles du syllogisme, pas plus cependant que le nombre dix de proclamer les catégories d'Aristote. Le nombre onze, qui le croirait? prétend qu'il n'est pas inutile parce que les deux appétits concupiscible et irascible donnent lieu à onze passions.

Si tu trouves cette échelle trop peu garnie, c'est que le recensement, lorsqu'il y a tant soit peu de négligence, exhibe une population de moins en moins nombreuse. Avis à toi pour l'avenir.

Maintenant je trouve que tu n'es guère à plaindre par suite des scrupules de notre ami au sujet du pari et de sa licéité. Notre ami, j'en suis sûr, voulait te mettre à l'épreuve. Connaissant ton faible pour la dissertation, il a pris le fleuret, mais il saura te rendre justice plus tard. J'aurais voulu tout de même assister à votre discussion. D'un grand sérieux tu as dû développer comment le pari n'a rien en lui-même de répréhensible et qu'il n'excite point de réclamation pourvu que les circonstances ne le rendent pas téméraire; puis étudiant l'opinion fondée sur la probabilité, tu as dû soutenir que l'homme téméraire peut il est vrai insulter la vérité en soutenant à son insu une proposition vraie, mais que l'homme prudent, même lorsqu'il adhère à un avancé dont la fausse-

té est plus tard reconnue, rend hommage à la vérité sous le costume de la vraisemblance. Je ratifie ton plaidoyer ainsi que la distinction que tu as faite sans doute entre l'erreur matérielle et l'erreur formelle, entre une défaillance de l'esprit humain et un entêtement volontaire. Comme notre ami devait être peu sincère, demande lui donc ce qu'il eût fait s'il eût gagné son pari. Pourquoi ne pas le faire parler à son tour sur les suites de la suppression des opinions? Va-t-il mettre sur le même pied les savants laborieux, les théoriciens pleins de sagacité et l'ignorant qui non-seulement n'a pas la certitude sur un point discuté, mais ne comprend aucune des raisons qu'on peut alléguer pour l'affirmative ou pour la négative. Si l'opinion est un pis-aller en attendant la certitude, elle donne au moins plus de satisfaction à l'esprit que l'ignorance ou un vague soupçon. Elle prouve l'amour de la vérité et une tendance généreuse au moins si elle n'est pas infallible. Si l'auroré n'est pas comparable au grand jour, elle paraît, n'est-ce pas, l'emporter sur la nuit profonde, et préparer l'œil par degrés à subir l'éclat du soleil.

Que fera notre ami, s'il persiste dans une neutralité tout-à-fait indifférente entre deux alternatives probables. Agriculteur, il sèmera au hasard; industriel, navigateur, commerçant, il manquera de calcul et d'habileté. Il sera dépourvu d'entrain et d'essor, semblable au musulman fataliste. Dans la vie en effet, que de circonstances où le succès n'est que probable et pourtant est obtenu grâce à l'espoir qui soutient dans la lutte? Admettons que cette indifférence va le préserver du danger de changer d'opinion, et de bien des inquiétudes, et qu'il ignorera les angoisses du chasseur et du pêcheur et des politiciens, quel torpeur sera la sienne? Cette inactivité tu pourras peut-être la prévenir en secourant un peu notre ami. Si par hasard tu profitais de sa profession de fumeur émérite, qui sait? Notre ami fume beaucoup. Comment s'est-il décidé à cela? Est-ce sur une certitude ou sur une probabilité. Il y a des exemples nombreux en faveur de l'usage et de l'abus du tabac, mais des raisons militent contre l'un et l'autre. Cependant notre ami fume et fumera toute sa vie. Cela me donne à penser qu'il reconnaît bien en

lui-même la différence entre une opinion plus commune et une opinion plus sûre et qu'il n'hésite pas à se prévaloir d'un sentiment plus large et moins sévère.

Au revoir donc

Ton ami reconnaissant.

LAUTREC.

L'Abaille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 18 DECEMBRE 1879.

Concours de déclamation à la Société Laval.

(Suite et fin.)

" M. J. Bauset, sans avoir autant de perfection dans la voix qu'on aurait peut-être pu en désirer, sans avoir ce geste élégant et gracieux à la fois, que les délicats présentent à un si haut degré, a réuni cependant un ensemble de qualités tel que le comité n'a pas hésité un seul instant à lui décerner la seconde couronne. La poésie déclamée par M. Bauset offrait des difficultés sans nombre. Cependant l'orateur a su rompre avec la monotonie inhérente à la déclamation de toute poésie et a rendu avec expression et enthousiasme les sentiments de colère et de tendresse, de mépris et d'affection, de Brancovan, qui voit égorger devant lui ses trois fils par un cruel mahométan.

" Plusieurs orateurs se présentaient ensuite avec des qualités à peu près égales. Nommons avant tous les autres M. A. Létourneau et Paul Fiset. Le premier a un débit excellent, ses gestes sont expressifs et appropriés, nobles et élégants à la fois. Sans aucun doute, si M. Létourneau eût pensé à donner à sa voix un peu plus d'ampleur et de sonorité, s'il eût rendu son articulation plus énergique, il eût été le digne rival de M. A. Beaulieu, M. Paul Fiset, gesticule moins : son débit manquerait, croyons-nous, de variété. A le voir on se croirait en présence d'un de nos bons orateurs parlementaires : peu, très-peu de gestes. Mais, ce que M. Fiset cède à son rival de ce côté, il le gagne par une belle voix, une articulation nette et accentuée par un organe sympathique et flatteur. Les qualités des deux orateurs se contrebalancent jusqu'à un certain point, mais elles ne peuvent laisser le juge indécis, car au jugement de tous les auteurs, un bel organe, de la sympathie dans la voix, voilà la première qualité de l'orateur. D'ailleurs pourquoi ne pas dire que le morceau déclamé par M. Fiset était un discours parlementaire ? Ne pourrait-on pas voir là une excuse de la sobriété de son débit ? Voilà pourquoi M. Paul Fiset a été placé par le comité au troisième rang et M. A. Létourneau au quatrième.

" MM. E. Lapointe et H. Dick ont tous deux déclamé le même morceau. M. E. Lapointe a certainement beaucoup de mérite, et c'est avec plaisir que le comité lui reconnaît le droit à une couronne comme ses heureux rivaux. Ses gestes sont

vrais et dégagés. Sa voix agréable ne nous a pas paru avoir l'éclat et la conviction qu'on aurait désiré. Qui sait ? Les défauts du mémoire ont peut-être paralysé un peu notre ami. Toutefois M. Lapointe nous a donné une bonne déclamation que la Société a été très heureuse d'entendre. M. Dick, avec des gestes moins sûrs moins formés, a plus de voix, plus de chaleur et de conviction. M. Dick a certainement de l'avenir comme orateur, nul doute que sa voix forte et impressionnée ne puisse agir profondément sur une grande foule.—M. William Savarie a interprété une partie du discours de Mirabeau sur la contribution du quart. Ce morceau, ou plutôt cette improvisation extraordinaire, demandait une certaine dose de force, de puissance et de vivacité dans le débit. L'orateur se montra plein de feu et ses gestes, un peu brusques peut-être, semblaient appropriés au morceau. Une volubilité un peu trop grande d'après nous a peut-être nui à l'effet que l'orateur aurait pu produire. Mais la conviction avec laquelle a parlé M. Savary aurait forcé n'importe quelle assemblée législative à voter ce subside, cette contribution extraordinaire.

" Il serait injuste de n'avoir pas un mot de remerciement ni d'encouragement pour les autres concurrents. Cicéron a dit quelque part : "*Nascuntur poetae : fiunt oratores.*" Voilà la pensée que nous laissons en terminant à nos amis. C'est beaucoup pour eux d'avoir brisé cette glace qui paralyse infailliblement les premiers essais. La récompense que les circonstances leur refusent, ils l'ont déjà reçue dans l'heureux résultat qu'amène nécessairement le plaisir d'une difficulté vaincue, d'un obstacle renversé. Courage, leur dirons-nous au nom de tous, courage ! *Perge quo cæpisti : sic itur ad astra !*

" Comme vous pouvez le voir, MM. ce concours fait beaucoup d'honneur à notre société littéraire. Outre qu'il a répandu parmi les membres une émulation légitime et digne de louange, il a facilité à un grand nombre les premiers pas dans la carrière si belle et si glorieuse de l'éloquence. Il n'y a pas à en douter, maintenant que vous avez été initiés aux beautés qu'offre cette puissance merveilleuse, et que vous vous êtes enrôlés sous l'étendard de la renommée, vous n'abandonnez pas un art si digne de vos nobles facultés ; vous avancerez de plus en plus dans le chemin de la gloire et du succès. Enhardis par ces premiers exploits, vous pourrez dans un concours prochain, alors que vous serez l'interprète de vos propres sentiments et de vos propres émotions, monter avec plus d'éclat encore si c'est possible, ce que sont pour le succès, le travail et la bonne volonté.

" Messieurs, une société littéraire ne doit jamais rétrograder mais toujours aller de progrès en progrès. Après un concours aussi généreux et surtout après un encouragement aussi bienveillant, le "*talis ab incepto*" du poète doit être la

devise de tous les membres de la Société Laval. Oui, Messieurs, tous tant que nous sommes, efforçons-nous de continuer ce que notre *excellente amie* a bien voulu inaugurer parmi nous. C'est comme une nouvelle ère qu'elle ouvre pour notre Société, une ère de progrès et d'avenir. Alors l'Abaille pourra voir que l'encouragement qu'elle a donné à la Société Laval n'est pas demeuré stérile. Et nous, nous montrerons par là que nous l'avons comprise, et nous nous acquitterons dans la mesure de nos forces de l'immense dette de reconnaissance que nous avons contractée envers elle : reconnaissance que nous ne pouvons exprimer aujourd'hui que par des remerciements bien profonds et bien sincères."

Nouvelles locales.

Samedi, 3 janvier 1880, sera un jour de fête pour toute la ville de Québec et le diocèse tout entier. Ce sera le cinquantième anniversaire de la consécration sacerdotale de Mgr Cazeau. Nous croyons savoir que ce jour-là il y aura grande fête au couvent du Bon-Pasteur, œuvre de prédilection de l'illustre prélat. Pour tout le clergé la démonstration aurait lieu le huit, le jeudi suivant. On croit que la plupart des évêques de la province se rendront à Québec en cette circonstance, ainsi qu'un très-grand nombre de prêtres. Depuis cinquante-quatre ans Mgr Cazeau a consacré tout son temps au service du diocèse de Québec. Il est entré à l'évêché quelques mois avant la mort de Mgr Plessis.

Nos amis de la Petite Salle patinent comme des bienheureux depuis le commencement de l'hiver, les dernières pluies leur ont fait une glace de première classe qu'il ne s'agit plus que d'entretenir et de perfectionner.

A la Grand'Salle, la chose est plus difficile. Les difficultés à vaincre sont plus grandes. On a choisi pour faire la glace l'endroit de la cour qui est tout couvert de pierre concassée, destinée aux nouvelles constructions du Séminaire. L'eau passe à travers ces pierres, comme la flèche à travers l'air, et va se geler à six pouces au-dessous de la surface. C'est comme si on essayait de faire une glace sur le fond d'un panier. Mais le courage est à la hauteur des circonstances : on s'est organisé en club, en comité etc, on a élu président M. J. Barry, Vice-Président M. J. Bauset et Secrétaire M. A. Huot et les travaux avancent avec entrain et rapidité.

Société Laval.

L'heureuse composition que M. E. Verret nous a débitée, dimanche der-

nier, fera beaucoup d'honneur aux archives de la Société Laval, d'autant plus que c'est le premier, l'unique travail de ce genre que la Société ait jamais enregistré dans ses annales.

Un aperçu général sur ce qu'est aujourd'hui la tribu huronne, il y a deux siècles si puissante et si prospère, devait prendre sous la plume de M. Verret un intérêt tout particulier. Ayant vécu pour ainsi dire au milieu de ces enfants des bois, il devait en connaître plus que personne les usages et les mœurs; et ce sont ces observations dont il nous a fait part avec une grande habileté.

Après avoir retracé à vol d'oiseau la grandeur passée des anciens maîtres du Canada sauvage, il mit en relief les habitudes et le caractère de leurs descendants qui ont toujours conservé, malgré le contact continu avec une civilisation perfectionnée, un penchant naturel pour la vie de bois. Adonnés comme leurs pères à la chasse, menant comme eux une vie sédentaire, quittant bien rarement le foyer qui les a vu naitre ils vivent au milieu du progrès sans vouloir y prendre leur part. Ennemis de toute industrie, ils ont pour l'éducation un dégoût pour ainsi dire naturel.

Tel est le caractère qu'ils ont conservé en adoptant, cependant, la plupart des usages des français et même leur langue.

L'orateur signala ensuite les causes de l'extinction presque certaine de cette tribu indienne: leur alliance avec les canadiens et le peu d'union qui existe entre eux. Une marque infaillible de dégénérescence est encore l'abandon de leur idiome national, car, un observateur l'a dit: le peuple qui abandonne sa langue est à deux pas de sa chute.

M. Verret a mêlé à ces considérations quelques détails anecdotiques qui donnent à son travail un caractère tout à fait original et nous montrent une fois de plus la justesse de la pensée d'un auteur latin: *Observando fit doctus.*

Premiers.

Physique.

Calorique.

Seconde.

Version latine et histoire.

Histoire.

Histoire et thème latin.

Troisième.

Version latine.

Thème latin.

Vers latins.

Anglais.

Version latine.

Version latine.

Quatrième.

Histoire et éléments grecs.

Eléments grecs.

Eléments grecs.

Eléments grecs.

- A. J. rubé,
- B. Letellier,
- C. Arvenault,
- W. Savarie,
- E. Plamondon,
- A. Dion,
- F.-X. Fenilant,
- J. Simard,
- G. Garneau,
- A. Vaillancourt,
- H. Morency,
- J. Gingras,
- H. Goulet, E. Fréchette, S. Bernard, A. Tasche-
reau, C. Proulx, P. Faucher,
- J. Constantin, S. Bernard, P. Faucher, H.

Couet, J. Lachance, A. Rochette, T. Lefebvre,
T. Trépanier, Instruction religieuse.

Cinquième.

Exercice français.

Version latine.

C. Vézina,
J. John,

Necrologie.

Jeudi, le 11 du courant, mourait à St-Joseph de Lévis, M. Magloire Labrie, après une longue maladie soufferte avec la plus grande résignation à la volonté de Dieu. Le défunt était âgé de 18 ans, et frère de M. Isaïe Labrie, élève de Physique. Nos condoléances à notre confrère.

Une réparation.

SIMPLE HISTOIRE.

(Suite.)

XIII.

« Non, mon cher ami, je ne m'étais pas trompé dans mes espérances: Bijou avait reçu un coup qui devait être décisif. Mais le mal était invétéré, et la guérison exigea de la patience, des ménagements et du temps. Il y eut des retours soudains, des changements incuris.

« Vous n'ignorez pas ce qui arrive d'ordinaire dans les maladies du corps. Pendant un temps plus ou moins long, le mal règne en maître souverain, et souvent même interdit toute espérance. Puis, le mieux se fait sentir, et l'on voit luire un rayon d'espoir. Viennent les intermittences, de bien et de mal, les rechutes, après lesquelles il faut rogagner péniblement tout ce qu'on avait conquis et perdu. Après cela, brillent les beaux jours de la convalescence; c'est la phase de l'apaisement des douleurs, du rétablissement des forces. On se rappelle alors — non sans une certaine jouissance — les douleurs et les crises passées; on jouit d'avance de l'avenir; on s'y prépare; on dresse des plans. Enfin, la guérison semble accomplie; elle s'affermirait tout à fait, ou bien, hélas! un accident, un coup inattendu, une complication, redoutée peut-être, mais non conjurée par le médecin, vient tout détruire en peu d'instant et amener après elle la mort...

« Il n'en est pas autrement des maladies de l'âme. Sauf quelques-uns, foudroyés sur le chemin de Damas, qui se relèvent subitement guéris, ce sont les mêmes langoureux, les mêmes difficultés, les mêmes phases.

« A partir de cette nuit mémorable pour lui et pour moi, où je lui avais lu la lettre de sa mère il se produisit un changement marqué dans la manière d'être de notre pauvre ami. Le cynisme fut remplacé par une certaine déconce de paroles et de conduite. Sa vie prit un allure plus régulière. Ses rapports avec moi subirent quelques modifications. Il me traita avec plus d'égalité et de douceur, écoutant plus volontiers mes observations ou mes remontrances. Il lui arriva même de laisser échapper quelques mots de regrets sur le passé,

quelques paroles bien senties sur sa mère. Il laissa percer quelque velléité de retourner au pays.

Mais il fallut compter avec la force de l'habitude. Il fallut compter aussi, hélas! avec l'influence funeste de misérables amis, qui — avec cette perspicacité naturelle au méchant — s'aperçurent de son changement et mirent tout en œuvre pour l'entraver. De là des tiraillements pénibles, du malaise, des rechutes, des retards enfin dans l'accomplissement du plus ardent de mes desirs. Oh! qu'il est imprudent, qu'il est insensé, l'homme qui s'imagine que — après avoir consacré la plus belle partie de sa vie aux satisfactions coupables — il pourra sans peine opérer son retour au bien!

« Je suivis avec toute l'attention possible cette dernière phase, m'efforçant de contrebalancer les mauvaises inspirations et les conseils pervers et de rompre la chaîne des mauvaises habitudes. Mais j'ouïs éte vaincu sur ce champ de bataille, si Dieu — qui d'ailleurs sait tirer le bien du mal — ne fut venu à mon aide par un merveilleux concours de personnes et de circonstances.

XIV.

« On me ramena, un soir, Bijou, en proie à des douleurs atroces et à une fièvre ardente. Voici ce qui s'était passé. A la suite d'une discussion, une querelle fort vive s'était élevée entre lui et l'un de ses amis et il avait reçu une blessure très-grave en pleine poitrine. Il était déjà fort affaibli par une abondante perte de sang.

« Je ne vous surprendrai pas beaucoup peut-être en vous disant que je m'attristai assez peu de cet accident. Je demandai au ciel, non pas la guérison de notre ami, mais sa parfaite conversion. De mon côté, je le veillai avec toute la solitude dont j'étais capable; je pus le soustraire à l'influence, à la vue de ces misérables amis, et je lui donnai moi-même tous les soins qui lui étaient nécessaires.

« Mais, fort heureusement, je fus secondé dans cette œuvre de charité par deux personnes, dont chacune, dans sa sphère particulière, me fut du plus précieux secours. A cette époque, mon cher ami, nous n'étions plus dans la grande métropole de l'Amérique du Nord; nous habitions une petite ville de l'Union, où se trouvaient réunies plusieurs centaines de familles canadiennes. Il y avait là un jeune médecin de même origine, religieux de croyances et de pratique, à l'âme généreuse et chaude. Il était venu sans doute dans cette terre étrangère avec l'intention de faire fortune, mais, du premier coup-d'œil, il avait compris que la Providence attendait de lui encore autre chose. Il se voyait au milieu d'une population de compatriotes, pour la plupart assez ignorants et pauvres. Qu'il était à craindre que ces pauvres gens — la génération nouvelle surtout — ne perdissent, avec le souvenir de la patrie, leur foi et leurs mœurs! Il vit de suite quel bien il pourrait lui être donné de faire et il se mit à l'œuvre avec courage

et persévérance. Sans oublier ses intérêts, tout en travaillant à se former une clientèle— et la tâche ne laissait pas d'avoir sa difficulté, car il lui fallait lutter contre un autre médecin, établi depuis longtemps dans la ville, homme peu estimable d'ailleurs, mais qui savait remplacer la science par un habile charlatanisme—il se consacra à l'amélioration matérielle et morale aussi de cette population par sa charité, ses bonnes paroles, ses conseils et les bons rapports qu'il entretenait sans cesse avec elle.

« Il faut pourtant l'avouer, il ne fut dans cette œuvre de rénovation que le collaborateur d'un autre homme qui, par son état, son âge et sa haute vertu, avait à sa disposition une influence, et des moyens d'une bien autre puissance : je veux vous parler, mon cher ami, de l'évêque même de la ville que nous habitons alors.

« D'origine française, doué de toutes les qualités, et de toutes les vertus du missionnaire et de l'apôtre, il s'était tendrement attaché à cette population d'exiles, pauvre, grossière peut-être, mais encore morale et pleine de foi. De sa cathédrale, il avait fait l'église canadienne et il se constitua le propre pasteur de ces pauvres gens. Ne pouvant les confier à un prêtre de leur origine, il s'appliqua à les instruire lui-même ; il les visitait dans leurs maladies, et leur administrait les sacrements.

« Je voudrais essayer de vous mieux faire connaître cet homme vénérable.

« Les savants d'aujourd'hui—ceux de l'ancien monde du moins—se plaisent à dire que le temps des miracles est passé et que tous les hommes abaissés et maintenus sous le même niveau, ne sauraient plus se distinguer les uns des autres que par des vertus toutes naturelles. Les hauts caractères, les œuvres merveilleuses on les relègue pour jamais dans le pays des légendes. Mais d'un autre côté, nous savons que le bras de Dieu n'est pas raccourci et que le don des miracles n'a jamais entièrement disparu dans l'Église, dont il atteste perpétuellement la divinité. Cet évêque, dont je vous parle, est un de ces saints, toujours écoutés de Dieu, et je tiens d'un témoin oculaire le récit d'un fait qui le prouve surabondamment.

« Il y avait, à cette époque, dans une ville éloignée d'au moins soixante lieues un personnage ecclésiastique, de haut rang, que des malheurs tout-à-fait indépendants de sa volonté avait réduit à la condition la plus malheureuse. Déjà fort âgé, affaibli par la maladie, il semblait devoir succomber bientôt sous les coups de ses douleurs et de ses chagrins. C'était l'ami intime de notre saint évêque, qui s'intéressait infiniment à lui et qui partageait toutes ses peines.

« Il faut pourtant, avait-il répété plusieurs fois, que j'aie visité cet infortuné..... » Mais il remettait toujours ce voyage. Un jour pourtant, après avoir fait comme d'habitude, la prière du soir dans sa chapelle avec toute la famille épiscopale, il monte à sa chambre pour

se livrer au sommeil. A peu près vers le même temps, voilà qu'il apparaît dans la maison de cet ami dont je vous ai parlé tout à l'heure. Ceux qui le rencontrèrent ne s'en inquièrent pas autrement, persuadés qu'il venait d'arriver par le dernier train. Cependant il monte à la chambre de son ami, s'y enferme et n'en sort qu'au bout de plusieurs heures. On le presse de se reposer pendant le reste de la nuit. « Non, dit-il, il faut que je retourne immédiatement chez moi. » On crut encore qu'il reprenait le chemin de fer. Toutefois, on entrevit un mystère. On fit des recherches, des rapprochements ; on supputa les heures et les distances, et l'on constata avec étonnement plusieurs choses : d'abord, le lendemain matin à cinq heures, l'évêque était sorti de sa chambre comme à l'ordinaire pour célébrer le Saint Sacrifice ; ensuite, il était matériellement impossible qu'il eût pu faire ce voyage—aller et retour—dans cet espace de temps ; enfin, de ce moment même, le vénérable personnage qu'il avait visité, avait recouvré la paix de l'âme, la résignation, et dans une grande mesure—la santé du corps.

« Voilà, mon cher ami, le saint homme qui ne dédaigna pas de travailler avec nous à la conversion de Bijou. Sur ces entrefaites, j'avais reçu une dernière lettre du Canada, qui eut aussi sa grande part d'influence. Elle était du chapelain de l'Hôpital de Québec ; il n'annonçait que la mère de notre pauvre ami avait enfin succombé à ses chagrins plus encore qu'à la maladie. Elle avait rendu le dernier soupir en pardonnant à son fils et en le bénissant.

M. DE SAINTE-CROIX.

(à continuer.)

Choses et autres.

Missionnaires français.—L'évêque Comte de Grandin, son vicaire-général, le Père Leduc et six jeunes prêtres arrivés de France, ont passé ces jours derniers à New-York, d'où ils sont repartis pour le nord-ouest par le chemin de fer Pennsylvania. L'évêché du comté de Grandin se nomme St-Albert. C'est un point des possessions britanniques situé par 52° latitude nord et 134° longitude ouest. La contrée était inhabitée quand le comte de Grandin, alors nouvellement ordonné prêtre en France, il y a 25 ans, arriva à fonder une mission. Son but était non seulement de convertir les Indiens à la religion catholique, mais aussi de les civiliser, de leur apprendre à cultiver la terre et à se bâtir des habitations. Cinq ans plus tard, St-Albert avait une population fixe et était érigé en évêché. Les habitants sont au nombre de mille, tous Indiens ou métis.

D'un court entretien qu'un reporter a eu avec le Père Leduc, lors de son récent passage à New-York, il résulte que tout n'est pas roses dans la vie des missionnaires français à St-Albert. Cependant, ils n'ont jamais eu à se plaindre de mauvais procédés de la part des Sauvages,

sauf les cas très-rare où, pressé par la faim, un Indien mange un missionnaire, mais ils n'ont recours à cette dure extrémité que s'il y a nécessité absolue. Les missionnaires ont depuis trois ans un luxe dont ils se sont passés pendant bien des années, ils ont du pain. Ils sont parvenus à force de persévérance à recueillir du blé, et ils ont construit un moulin. Du bout de l'année à l'autre, ils vont de camp en camp, dans des traîneaux attelés de chiens, et pendant l'hiver, quand la moyenne de la température est de 50 degrés au-dessous de zéro, ils couchent fréquemment sur la neige. Leur existence est absolument celle des Indiens, et quand ceux-ci n'ont rien à manger, ceux-là jeûnent. Il y a quatre ans, un des amis du Père Leduc avait été envoyé auprès d'une tribu très-éloignée, avec un Indien pour guide. Les voyageurs ne purent se procurer en route aucune espèce d'aliments ; ils souffrirent longtemps et cruellement, et tous deux seraient sans doute morts de faim si le guide n'avait fini, quoique avec les plus amers regrets, par tuer et manger le missionnaire. Il y a maintenant dans le diocèse de St-Albert quinze missions et trois écoles dirigées par dix-huit sœurs grises de Montréal. Il y a aussi un orphelinat et une superbe cathédrale de bois.

— On lit dans le *Monde* : Le président des États-Unis a été sondé sur l'accueil qui serait fait aux Jésuites dans le cas où ils seraient expulsés de France. Il a écrit au R. P. Beck, général de l'Ordre, que tous les Pères seraient reçus à bras ouvert, le président a ajouté qu'il a su apprécier tout le bien que les Jésuites font dans les États-Unis pour l'instruction du peuple et la réforme des mœurs, et qu'il serait très-heureux de posséder un très-grand nombre de ces religieux. Cela prouve une fois de plus que les Américains sont des gens pratiques.

Conditions de ce Journal.

L'Abeille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Verret, Petit Séminaire de Québec, agent général de *L'Abeille*.

Agents : à la petite salle, M. T. Mercier ; chez les externes, MM. E. Lamontagne et E. Gonest ; à Nicolet, M. F. Cormier ; à Ste. Thérèse, M. T. Lord ; à Rimouski, M. A. Gagnon.